

Un rendez-vous inattendu



CLAUDIE POIRIER

Prix 
des étoiles
Librinova

Deuxième prix
Édition 2020

Claudie Poirier

Un rendez-vous inattendu

© Claudie Poirier, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-4854-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Dessin de la couverture : Maryel Montembault
www.maryelmontembault.com
© Composition graphique : Loïc Trudelle INZBOX

*Nous ressemblons à notre âme et notre âme, elle ne fait rien, jamais rien. Elle
regarde par la fenêtre. Elle attend ce qui ne viendra pas, ce qui viendra
sûrement. Nous ressemblons à notre âme, et c'est pourquoi un balayeur des rues
– j'en ai connu un – peut aussi être un ange.*

Christian Bobin « Pierre, »

À mes fils Marc et Loïc.
À Sara, Arthur, Mila et Iris, mes petites graines d'avenir.

PROLOGUE

Ce roman ne serait jamais né sous cette forme si je n'avais pas découvert *Les Chroniques de Fiesole* d'Andrea Borsotti.

Andrea Borsotti est un ami de très longue date et de loin en loin, nous n'avons jamais manqué de nous donner des nouvelles jusqu'à ce que je découvre ses publications rédigées en italien sur le groupe Facebook *Sei di Fiesole se...* Piquée par la curiosité, je me suis lancée dans leur lecture et si je ne lis pas du tout cette langue couramment, le style, le ton, la tendresse des évocations, la sensation d'instants disparus mais à jamais saisis m'ont immédiatement séduite. Alors, j'ai planché, une chronique après l'autre.

Si Andrea Borsotti a pris des libertés dans l'écriture de ses récits, il a pris le soin de ne pas trahir l'essentiel : l'âme, l'esprit d'une époque qui lui est particulièrement chère, celle de son enfance. J'y ai découvert une galerie de portraits très attachants, des anecdotes qui sentent bon la Toscane des années 1960 et, plus encore, la vie des habitants d'une petite rue, la via Corsica, dans le quartier pauvre du Borgunto qui abritait alors les familles des ouvriers de la carrière de la Pietra Serena.

Mon immersion a duré quelques mois jusqu'à ce que j'y distingue des personnalités qui m'ont donné à leur tour envie de prendre la plume : Andrea, le *bambino*, et celle qui fut sa nounou, Giuseppina Marseni, dite la Beppa, voire la grosse Beppa, et puis le grand-père, le *nonno*.

Ensuite, durant une douzaine de semaines, je n'ai plus contrôlé grand-chose. Les mots se sont bousculés, puisés dans ces évocations et mon imagination. Des personnages sont nés, totalement fictifs, d'autres composites, et chacun s'est emparé de son histoire jusqu'à ne plus faire que ce qu'il voulait.

Cette aventure littéraire m'a marquée bien sûr. La Beppa m'a accompagnée très longtemps après le point final, car de personnage de papier elle est devenue femme. Je l'ai imaginée dans de nombreuses circonstances, fragile, apeurée, mais en même temps toujours incroyablement forte. J'ai vu sa silhouette si féminine dans sa robe rouge à pois blancs monter dans le train pour aller, à la capitale, toquer à la porte des éditeurs. J'ai senti, entendu, son cœur battre la chamade. Elle restera pour moi, désormais, de chair et de sang.

Et parce qu'une autre grande amie, l'artiste peintre Maryel Montembault, l'a vue naître et devenir, un soir elle a pris ses pinceaux et l'a incarnée. De rouge, de noir et de blanc. Et la Beppa fut.

Son esquisse illustre aujourd'hui la couverture de ce roman. C'est un honneur

pour moi.

Que tous deux soient remerciés.

Claudie Poirier, Bretagne, 2020.

CHAPITRE 1

Lundi 17 août 1964, via Corsica, quartier du Borgunto, Fiesole, Toscane, Italie.

Comme tous les jours en cette saison, elle était assise au soleil de cette presque fin d'après-midi. Elle profitait au mieux de cette période où l'été s'en va doucement, où la nature fragilisée par les soleils trop crus s'ornementait déjà de fines roussures, où l'air embaume encore vivement les plantes sauvages. Dans ce quotidien ordinaire, depuis près de vingt ans maintenant, la Beppa vaquait à ses occupations en fonction des saisons. Et l'été, elle préparait l'hiver. Appuyée contre le muret de la via Corsica dans le quartier du Borgunto, lieu à part dans le village de Fiesole, cette femme, encore jeune, tricotait à cette place qui était devenue sienne, le chat en boule sur ses genoux, blotti dans le confort de ses cuisses accueillantes. C'était de là qu'elle regardait se dérouler sa vie et celle des habitants du voisinage. Les gamins venaient à sa rencontre se faire consoler de leurs bobos et les jeunes adolescentes lui raconter leurs histoires de cœur. C'était son anniversaire aujourd'hui. Elle venait d'avoir quarante ans. Elle se souvenait avoir imaginé sa vie différemment du haut de ses dix-huit ans, malgré la guerre qui sévissait. Elle avait épousé Ernesto l'année de ses vingt-trois ans. De leur lit aucun enfant n'était né et leur mariage n'avait pas trouvé à s'épanouir. Alors, par nécessité de contribuer à la vie du quartier et ainsi d'y préserver sa place, elle était devenue la nounou de tous les petits dont les mères débordées par leurs obligations domestiques auxquelles elles se soumettaient avec obstination ne faisaient jamais montre de leurs états d'âme. Sa vie était banale sans que cela ne la perturbe plus que ça.

Celle que tous appelaient la Beppa, voire la grosse Beppa – non par moquerie, mais pour souligner la beauté et la rareté de l'ampleur de ses formes –, était donc assise contre son muret depuis elle ne savait plus combien de temps et elle y avait tricoté elle ne savait plus combien de pulls, de bonnets et d'écharpes, car l'hiver était froid en Toscane. Tous les enfants du Borgunto portaient ses tricots dont certains avaient bien résisté aux années. Soupissant en rabattant les mailles d'une emmanchure, elle se prit à envisager d'essayer le crochet pour changer. Elle pourrait faire des couvertures qui, elles aussi, s'avéreraient utiles à toute la communauté.

De la fenêtre de sa cuisine s'échappait une bonne odeur de ragoût. Le *peposò* mijotait tranquillement, la viande se gorgeant des aromates ajoutés. Les nuages

cottonnaient le ciel de leur douceur duveteuse, un chien aboyait tandis qu'un autre dormait au soleil ; et il ne devait pas être loin de six heures, car elle entendait le curé remonter de Florence sur sa Guzzi dont le moteur pétaradant traduisait encore des défaillances mécaniques. Il était beau comme un acteur, ce curé. Il avait une ressemblance avec Mastroianni qui donnait envie de fréquenter son église, mais la Beppa avait déchanté de tout ce cérémonial. Elle se sentait pénétrée par les idées communistes et si de vieux réflexes religieux la rattrapaient en certaines circonstances, le discours moralisateur et culpabilisateur de l'Église ne la touchait plus vraiment. Si la Beppa n'avait pas été femme, elle aurait aimé faire de la politique mais sa condition l'interdisait, alors elle se contentait d'écouter les hommes et se nourrissait d'une envie de liberté qui la séduisait et qu'elle idéalisait, sans jamais envisager de la faire rentrer dans son quotidien.

Ernesto allait remonter de la carrière. Exténué de fatigue, comme tous les soirs, il passerait se rincer le gosier au café de Baffino avant de rentrer sans plus envie de bavarder. Leur vie n'était pas de misère, non. Cette chance, si cela en était une, ils la devaient au fait qu'une paie pour deux, ça change tout... Sans être envieuse, quand tant de ses amies enchaînaient les grossesses, combien de fois n'avait-elle pas souhaité tirer le diable par la queue et rêvé d'avoir une grande famille pleine de bambins plutôt que sa monotone petite vie confortable !

Son dos commençait à lui faire mal, elle changea de position sur son tabouret, calant autrement ses rondeurs contre la pierre chaude, et, tout en montant quelques rangs supplémentaires, elle se prit à revisiter sa vie. Jeune, et cela la fit sourire, elle se souvenait avoir espéré le grand amour de toutes ses forces... Peut-être qu'on rêve plus fort quand la guerre fait rage, c'est possible. Avec son amie Irena, elles avaient passé un temps fou à regarder les soldats qui stationnaient quelquefois dans le village, comparant leurs qualités essentiellement physiques, faut bien l'avouer. Elles s'imaginaient en séduire un, se marier et partir habiter très loin, peut-être même jusqu'en Amérique. Elles avaient testé sur eux le pouvoir de leur jeune féminité et s'étaient étourdies de leur succès très fières des bas et chewing-gums reçus en échange de quelques caresses.

Mais c'était loin tout ça. Irena était morte assassinée par les fascistes, Ernesto était devenu son mari au printemps 1947 et sa vie se poursuivait rythmée par les humeurs variables du Borgunto. La petite communauté faisait bloc, c'était comme un monde à part avec toute la dramaturgie qui va avec. Et elle était souvent cruelle. L'été, quand toutes les fenêtres et portes étaient ouvertes